



**HAL**  
open science

## Célébrer Pascal en 2023 : entre raideur d'un canon et actualité d'un classique

Félix Barancy

► **To cite this version:**

Félix Barancy. Célébrer Pascal en 2023 : entre raideur d'un canon et actualité d'un classique. Revue générale: Réflexion et culture, 2023, Dossier / Pascal : quatre siècles de pensée, 3, pp.71-80. hal-04229932

**HAL Id: hal-04229932**

**<https://hal.science/hal-04229932v1>**

Submitted on 23 Oct 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Version auteur de l'article « Célébrer Pascal en 2023 : entre raideur d'un canon et actualité d'un classique », paru dans la *Revue générale*, 2023, n° 3, p. 71-80, accessible via le site de l'éditeur : <https://pul.uclouvain.be/book/?gcoi=29303100650560>.

## CÉLÉBRER PASCAL EN 2023 : ENTRE RAIDEUR D'UN CANON ET ACTUALITÉ D'UN CLASSIQUE

Félix BARANCY, ENS de Lyon

Depuis le début de l'année 2023 se multiplient les manifestations destinées à célébrer le quadricentenaire de la naissance de Blaise Pascal. Ces célébrations, qu'elles soient savantes ou « grand public », sont autant d'occasions de proclamer « l'actualité » de la pensée et de la personnalité scientifique, philosophique et religieuse de Pascal. Rien ne semble pourtant faire plus difficulté que cette actualité. Premièrement, parce que l'on est en droit de s'interroger sur ce que nous partageons avec cet écrivain né en 1623, revendiquant un catholicisme rigoriste, menant une vie des plus austères et écrivant dans une langue que l'on ne comprend qu'en la modernisant, dans ses traités mathématiques comme aux plus belles pages des *Provinciales*. Deuxièmement, parce qu'à sa mort, Pascal ne laisse derrière lui que très peu d'écrits achevés, et ses proches ne lui prédisent pas une grande postérité. Enfin, parce que son entrée dans le « canon » de la littérature et de la philosophie françaises est relativement récent : longtemps célébrées en marge de l'institution scolaire, les *Provinciales* ne sont inscrites au programme de la classe de rhétorique (l'actuelle classe de Première) qu'en 1880, et les *Pensées*, dans celle de philosophie (actuelle Terminale), en 1902. L'évidence actuelle avec laquelle celui qui, dit-on, prétendait qu'un honnête homme devait éviter de se nommer, s'est imposé comme l'un des grands auteurs français a donc une histoire.

Nous en retracerons ici les étapes essentielles, au prisme de la progressive inscription des textes de Pascal dans les programmes scolaires. Nous verrons alors que sa mise à l'écart des premiers programmes comme son inclusion dans ceux du début du XX<sup>e</sup> siècle sont le fruit de décisions prises au terme de longs débats sur les effets moraux de la lecture de ses œuvres, et donc sur son actualité philosophique et religieuse.

À la mort de Pascal, ses amis et sa famille tentent de structurer son héritage intellectuel autour de deux grands textes : les *Provinciales* et les *Pensées*. Ce processus implique, dans les deux cas, de créer des œuvres à partir de matériaux épars, et de mettre de la distance entre l'œuvre finale et ses circonstances polémiques d'écriture, qui risquaient de la condamner rapidement à la péremption d'un point de vue littéraire, voire à être interdite, au moment de la « paix de l'Église », qui suspendait les autorisations de publier sur les questions liées à la grâce. Ces procédés de « littérisation » sont largement pris en charge par l'adjonction de paratexte censé en produire l'horizon d'attente. Les textes liminaires des *Provinciales* mettent ainsi en évidence la cohérence de leur plan (quitte à le modifier légèrement), leur inventent un auteur (Louis de Montalte) et distinguent l'auteur des *Lettres* et son personnage, faisant explicitement entrer celles-ci dans le domaine de la fiction ; ceux des *Pensées*, essentiellement biographiques, présentent le texte qu'ils introduisent comme une partie de l'œuvre réelle de Pascal – sa vie –, dans la tradition des écrits d'élévation spirituelle. Mais leur littérisation passe aussi, comme on le sait, par un important travail de sélection, de réécriture et de classement des fragments retrouvés.

Certains ont vu dans ces procédés une forme d'« instrumentalisation » de Pascal par ses amis de Port-Royal, qui estimaient que la gloire de « leur saint » (le mot est de Gilberte) rejaillirait sur

l'abbaye dans son ensemble. Il est en tout cas certain qu'il s'agit là d'une tentative de reconfigurer la gloire dont Pascal jouissait déjà parmi les scientifiques vers une gloire plus explicitement religieuse ou morale. Or, on peut mesurer la réussite d'un tel transfert depuis le champ scientifique vers celui des lettres à la lecture de la première édition d'*Œuvres* de Pascal, publiée en 1779 par Charles Bossut. Dans sa préface, cet abbé encyclopédiste se plaint du peu de reconnaissance que l'on accorde au Pascal scientifique, notamment mathématicien, et insiste sur la nécessité de réhabiliter conjointement le « géomètre » et le « chrétien », et non seulement de sauver l'un par l'autre, comme le faisait par exemple à la même époque Condorcet, en réponse aux attaques de Voltaire. Cette tentative témoigne du renversement qui s'est opéré dans le corpus des pascalien : les *Pensées* et les *Provinciales* occupent désormais le devant de la scène, et non sa production scientifique. C'est ainsi sans surprise que, dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Pascal s'impose comme un classique de la culture humaniste, notamment dans les premiers manuels des collèges.

Si toute l'histoire du « devenir classique » de Pascal semble jouée, il faut en réalité se méfier des effets rétrospectifs : car, de ceux qui sont alors considérés comme tels, bien peu ont conservé ce statut. Et, surtout, cela ne signifie pas qu'on le lise réellement pour lui-même ; il y a loin du symbole aux usages littéraires. Dans une page célèbre de *César Birrotteau*, Balzac range ainsi Pascal sur les étagères de la « bibliothèque vulgaire qui se trouve partout » mais que son protagoniste « ne lirait jamais » – en compagnie d'auteurs que nous ne lisons d'ailleurs plus guère non plus : Delille, Bernardin de Saint-Pierre, La Harpe<sup>1</sup>. Il convient en outre de distinguer ce qui, chez Bossut, relève du déclaratif ou de la réalité d'une réception. Son projet est explicitement hagiographique, et la présentation de la gloire littéraire acquise par Pascal relève largement du discours performatif. En effet, il s'agit pour lui de lisser les ambivalences d'un texte qui avait pour ambition la « destruction des jésuites »<sup>2</sup> et paraissait toujours, de son propre aveu, pour un ouvrage de controverse, dans un contexte de montée de l'antijésuitisme. Si ce projet éditorial peut sembler refléter des jugements partagés à l'époque, il est avant tout une tentative de faire de Pascal le classique que son auteur *souhaiterait* voir célébré, parce qu'il représente un idéal de « géomètre chrétien » dans lequel lui-même se reconnaît, et que sa vie prouve « l'injustice de ceux qui accusent la géométrie de porter à l'incrédulité et au dérèglement »<sup>3</sup>.

La persistance d'une lecture polémique des *Provinciales* et, dans une moindre mesure, des *Pensées* à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle explique le décalage entre la reconnaissance de la génialité du style de leur auteur et son entrée dans les programmes scolaires. Ainsi, si Pascal est pour le ministre de l'instruction publique de Napoléon « le seul génie original que le goût n'ait presque jamais le droit de reprendre »<sup>4</sup>, il est aussi trop suspect au point de vue théorique et s'insère mal dans le schéma politique concordataire. Alors même que les *Pensées* et les *Provinciales* figuraient, depuis 1804, dans la liste des ouvrages autorisés pour les bibliothèques des lycées, c'est le sage logicien auteur du court texte *De L'esprit géométrique* et non le moraliste équivoque qui est mis au programme, où lui sont préférés les ouvrages théologiquement moins ambigus de Fénelon ou de Bossuet.

Paradoxalement, c'est cette même hétérodoxie théorique qui conduit les *Pensées* et leur auteur à revenir au centre des débats publics trente ans plus tard, sous l'action du philosophe Victor Cousin. Celui-ci, dans un célèbre *Rapport sur la nécessité d'une nouvelle édition des Pensées* (1842), fait de Pascal l'initiateur de la querelle qui, dans les mêmes années, l'oppose aux catholiques ultramontains. La préface du *Rapport* insiste sur cette actualité ; Cousin y montre que ses

<sup>1</sup> H. de BALZAC, *Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birrotteau*, Paris, s. n. 1838, t. 1, p. 322.

<sup>2</sup> C. BOSSUT, « Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal », in B. PASCAL, *Œuvres*, La Haye, Detune, 1779, t. 1, p. 66.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 96.

<sup>4</sup> L. de FONTANES, « Discours préliminaire », in *Nouvelle traduction de l'Essai sur l'homme de Pope, en vers français*, Paris, Jombert, 1783, p. 11-12.

adversaires ne font que réactiver au profit de l'Église des arguments sceptiques trouvés chez Pascal censés prouver l'impuissance de la raison à démontrer l'existence du vrai et du bien, sous-entendant que la révélation chrétienne seule en est capable. Sa démonstration articule deux opérations : une opération de *dévoilement* du véritable sens des *Pensées*, en revenant, par-delà les réécritures des premières éditions, à un texte plus authentique, et une opération de *réduction* des critiques catholiques à l'égard du rationalisme philosophique aux arguments pascaliens. « Étudier Pascal », comme l'écrira un fidèle disciple de Cousin, Émile Saisset, permet ainsi d'« entrer au plus profond des agitations et des besoins moraux de notre temps »<sup>5</sup> et donc d'agir dans la situation présente. Mais c'est parce que Cousin fait éclater le canon pascalien pour mettre au jour, sous les habits d'une sage doctrine catholique, un ouvrage du plus insupportable scepticisme, qu'il peut en proclamer l'actualité. Il s'agit néanmoins d'une actualité polémique : sur le plan philosophique, au contraire, il tient Pascal pour un « ennemi »<sup>6</sup> qu'il faut abattre, et lui refuse pour cette raison l'entrée dans les programmes scolaires qu'il réforme dans les mêmes années. Du moins, dans ceux de philosophie, car il inscrit ou fait inscrire dans le même temps les *Pensées* dans ceux de rhétorique, sous la forme de « pensées sur le style » théoriquement inoffensives et donc moralement acceptables.

Cette prise de position fracassante a pourtant contribué à inscrire durablement dans les esprits l'idée d'une actualité de Pascal, notamment en focalisant l'attention sur la place qu'occupe le doute dans les *Pensées* – thématique qui trouvait un écho dans un imaginaire romantique largement partagé par les contemporains de Cousin. Dans le camp catholique, par exemple, nombreux sont ceux qui considèrent que Pascal a décrit par anticipation la société dans laquelle eux-mêmes prêchent, en proie à une maladie contractée sous la Révolution, l'indifférence en matière religieuse. Bien que relégué en marge des programmes scolaires, Pascal devient ainsi une figure importante des débats philosophiques des années 1850. Et quelqu'un comme le pasteur belge François Chavannes peut, après avoir dénoncé les tromperies de Cousin, le remercier d'avoir porté l'attention des savants sur « cet homme unique » qu'ils ont « étudié avec un soin nouveau », permettant de « juger combien sa parole est encore vivante »<sup>7</sup>. Mais, surtout, cette progression souterraine de l'intérêt pour Pascal explique qu'après la chute institutionnelle de Cousin, en 1848, celui-ci soit rapidement réintégré aux programmes – dès 1851, avec les « opuscules », suivis par l'*Entretien avec M. de Sacy* en 1874. En outre, l'apaisement de la polémique initiée par Cousin permet une meilleure circulation des interprétations, et en particulier entre les partisans d'une lecture confessionnelle et laïque des *Pensées*. Le principal représentant de cette nouvelle vague d'interprètes est Félix Ravaisson, dont la lecture, tout en se réclamant explicitement de la philosophie, accorde une place importante aux fragments sur le « cœur » et le rôle de la volonté dans la connaissance. Ces thèmes, jusque-là, étaient en effet uniquement mobilisés par les interprètes catholiques, qui y voyaient un moyen de lutter contre les lectures « sceptiques » des philosophes de l'Université, plus attentifs aux fragments des liasses « Vanité » et « Misère ».

La lecture de Ravaisson, exposée dans un article fondateur de 1887<sup>8</sup>, consiste à sauver Pascal du reproche de scepticisme en montrant qu'il avait perçu la nature *dynamique* de l'âme. Derrière cette affirmation se trouve l'idée que Pascal aurait vu mieux que tous ses contemporains que l'âme est à la fois incapable de prouver la réalité du monde extérieur et constamment emportée au-dehors d'elle-même dans un perpétuel mouvement d'élévation vers la perfection. Cette expérience esthétique et morale d'élévation signale l'existence du bien et du vrai en même temps que notre

<sup>5</sup> É. SAISSET, *Le Scepticisme. Ænésidème – Pascal – Kant. Études pour servir à l'histoire critique du scepticisme ancien et moderne*, Paris, Didier, 1865, p. 246.

<sup>6</sup> V. COUSIN, « Du scepticisme de Pascal », *Revue des Deux Mondes*, vol. IX, janvier 1845, p. 354.

<sup>7</sup> F. CHAVANNES, « Blaise Pascal », *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, vol. VIII, avril 1854, p. 236.

<sup>8</sup> F. RAVAISSON, « La philosophie de Pascal », *Revue des deux mondes*, t. LXXX, 1887, p. 399-428.

pleine capacité à nous les approprier par l'usage d'une faculté qu'il nomme le « cœur ». Une telle interprétation de la pensée de Pascal rencontre d'abord peu d'engouement chez les universitaires, réunis autour du néokantien Jules Lachelier, dont la lecture se concentre plutôt sur le « pari » et ce qu'il identifie comme des « antinomies » pascaliennes<sup>9</sup>. Elle connaît cependant un essor très net au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, sous l'influence du plus célèbre des disciples de Ravaisson : Henri Bergson. Dans un article présentant la « philosophie française » à l'exposition universelle de San Francisco, celui-ci indique même que Pascal représente, avec Descartes, les « deux formes ou méthodes de pensée entre lesquelles se partage l'esprit moderne »<sup>10</sup>. Le « cœur » pascalien, comme organe de connaissance alternatif à la raison, résonne avec l'entreprise de refondation de la philosophie en dehors d'une rationalité scientifique supposée « réifier » le réel qu'il entame au même moment. Sous sa plume, Pascal devient ainsi un précurseur de l'*intuition* ; et, dans l'introduction de *La Pensée et le mouvant*, c'est même toute la démarche de Bergson qui est placée sous le signe de la distinction pascalienne de « l'esprit géométrique » et de « l'esprit de finesse »<sup>11</sup>. Mais Bergson n'est pas le seul à voir dans Pascal son ancêtre : tous ses contemporains interprètent l'« événement du bergsonisme » au prisme d'une lutte interne au XVII<sup>e</sup> siècle. Dès 1911, Georges Sorel proclame ainsi la victoire du « Dieu de Pascal » sur « le Dieu de Descartes »<sup>12</sup>. On ne saurait lui donner tort : la période correspond bien à une forme de consécration pour l'auteur des *Pensées*, qui voit ses *Œuvres* publiées dans la prestigieuse collection des « Grands Écrivains de la France » (quatorze volumes, soit un de plus que l'édition Adam-Tannery des œuvres de Descartes publiées entre 1897 et 1913), et accède même à l'honneur suprême avec la reproduction phototypique du manuscrit des *Pensées*, financée grâce au soutien du Ministère de l'instruction publique (1905). Son triomphe est aussi institutionnel : en 1902, les *Pensées* sont inscrites au programme de la classe de philosophie, alors considérée comme le « couronnement » du cycle secondaire. En 1923, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Pascal, des cérémonies sont organisées dans tout le pays ; à Clermont-Ferrand, le ministre de l'instruction publique Léon Bérard loue un génie *français* dont le « sang » continuerait de couler dans les veines de ses contemporains<sup>13</sup>, tandis que laïcs et clercs se pressent à l'église Saint-Étienne-du-Mont à Paris, où a lieu une cérémonie œcuménique. La multiplicité des numéros spéciaux de revues, d'articles de presse, d'ouvrages parus en 1923 atteste, enfin, des sympathies pascaliennes des intellectuels français.

Un tel succès ne s'explique néanmoins pas seulement par la popularité dont jouissait l'un de ses principaux promoteurs – en l'occurrence Bergson. À en croire Sorel, ce serait même l'inverse : si Bergson lui-même a eu tant de succès, c'est qu'« il exist[ait] des orientations pascaliennes dans l'élite de la société contemporaine »<sup>14</sup>. Au-delà de Bergson, l'alternative que Pascal représenterait vis-à-vis de la philosophie de Descartes semble en effet répondre à un besoin de refondation philosophique et religieuse dans le contexte de renouveau catholique et de mise en cause la suprématie du rationalisme qui caractérise la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Plus spécifiquement, ces dispositions pascaliennes prennent sens dans une forme de mise en crise de l'idée de *modernité*, et particulièrement dans sa forme intellectualiste, cartésienne et républicaine. À droite comme à

<sup>9</sup> J. LACHELIER, « Notes sur le pari de Pascal », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, t. LI, 1901, p. 625-639.

<sup>10</sup> H. BERGSON, « La philosophie française. Tableau récapitulatif destiné à l'Exposition de San Francisco », *La Revue de Paris*, vol. XXII, n° 3, 1915, p. 240.

<sup>11</sup> H. BERGSON, *La Pensée et le mouvant*, Paris, Alcan, 1934, p. 43.

<sup>12</sup> G. SOREL, « Vues sur les problèmes de la philosophie », *Revue de métaphysique et de morale*, t. XIX, n° 1, 1911, p. 68.

<sup>13</sup> « Le troisième centenaire de Blaise Pascal. Discours de M. Léon Bérard, Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts », *Revue internationale de l'enseignement*, n° 77, 1923, p. 257-260.

<sup>14</sup> G. SOREL, Lettre du 8 avril 1913, *La Nef*, n° 32, juillet 1947, p. 60.

gauche de l'échiquier politique, Pascal devient rapidement un symbole pour tous ceux qui réclament des changements de grande ampleur. Il est en effet tout à la fois un représentant de l'« intuition » opposée au rationalisme cartésien, du « pessimisme » opposé au scientisme enthousiaste des positivistes, mais aussi de la morale traditionnelle dans un temps d'« interrègne spirituel »<sup>15</sup>. S'il constitue donc une référence commune, on comprend que ce statut est plutôt un motif de désaccord que d'union, et ce sont en fait des Pascal bien différents qui s'affrontent : le penseur du progrès de Léon Brunschvicg, le philosophe chrétien de Jacques Chevalier, ou encore le précurseur de l'intuition bergsonienne, pour n'en citer que trois. Mais, si différentes soient-elles, toutes ces figures ont en commun d'inscrire la lecture de Pascal dans une certaine actualité. Même Brunschvicg qui, en 1904, dénonçait au nom de la rigueur historique la « manie immodérée de rendre Pascal actuel »<sup>16</sup>, conclut son *Descartes et Pascal lecteurs de Montaigne* sur l'idée qu'un « courant pascalien » continuerait d'innover les sciences contemporaines, et va jusqu'à considérer Pascal comme l'un des précurseurs de son propre « idéalisme critique ».

L'intensité du débat, la diversité des positions, l'attestent : dans les années 1920, Pascal est devenu un incontournable du discours philosophique. Ce statut s'explique par une forme d'épuisement de la lignée cartésienne (ou analysé comme tel) auquel Pascal semble répondre. Mais il est aussi redevable d'un renouvellement du canon pascalien, où les *Pensées*, soumises à une lecture philosophique, deviennent centrales. L'inclusion de Pascal dans les programmes scolaires elle-même est indissociablement liée à ce renouvellement, puisqu'elle est l'œuvre des mêmes acteurs, à commencer par Brunschvicg, membre de la commission qui inscrit en 1902 les *Pensées* au programme de philosophie, et dont la petite édition a accompagné de nombreuses générations d'étudiants de philosophie. À rebours de lectures trop faciles qui voient parfois dans ces processus de canonisation le signe de l'intemporalité des classiques, on comprend donc qu'ils ont pour fondement une réflexion approfondie sur l'actualité de tels textes, c'est-à-dire leur pertinence théorique pour penser la situation présente. Cela signifie que, loin d'être un sanctuaire, le canon est une réalité intrinsèquement ouverte aux changements, et, alors même que l'on se presse pour célébrer la naissance d'un Pascal considéré comme un écrivain national, que les classiques ne le sont que parce que nous le voulons, et surtout parce que nous sommes en mesure d'explicitier les raisons pour lesquelles nous le voulons. Le perdre de vue, c'est s'exposer au risque de la célébration idéologique, mais aussi de perdre en le momifiant un auteur qui, longtemps, servit à questionner ce que nous pensons être notre modernité.

---

<sup>15</sup> P. GRIMANELLI, *La Crise morale et le positivisme*, Paris, Au siège de la société positiviste, 1903, p. v.

<sup>16</sup> L. BRUNSCHVICG, « Introduction », in B. PASCAL, *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1904, t. IV, p. XXVI.